

Philippe Vallin
Faculté de théologie catholique
UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Journée de l'École doctorale, 9 novembre 2012

La rationalité théologique accomplie dans l'achèvement des intentions

Introduction

La réflexion que je vais me contenter d'esquisser maintenant, voudrait inviter tous les doctorants à se placer délibérément à l'intérieur, à l'intime même de l'univers de pensée qu'ils vont s'efforcer de tisser à coups de concepts, de documents et de références, comme font les oiseaux qui tissent leur nid autour d'eux-mêmes, en situant leur vibration de vie au centre de cette construction bientôt inerte. Étrange métaphore, penserez-vous. Je vais essayer d'expliquer, en effet, à quel point l'intelligence du chercheur doit s'obliger à rejoindre sans cesse le centre immatériel de sa recherche et à s'y tenir en personne. À ce point, on ne saurait être une espèce de prête-nom.

Au défi universel de « rentrer en soi-même », bien documenté chez un saint Augustin, s'ajouteront les coefficients contemporains du traitement de texte et de l'investigation numérique, lesquels mettent l'étudiant en thèse dans la capacité immédiate et toute artificielle de s'approprier matériellement ce qui appartenait à autrui. Walter Benjamin avait décrit dans les années 30 déjà, le défi nouveau adressé à l'artiste plasticien par « la reproductibilité technique » de l'œuvre d'art, à commencer par la photographie¹.

I. L'enjeu fondamental : habiter sa propre recherche

Mon objectif est de vous détourner de la pratique d'abord rassurante, mais qui à la longue se révélerait un vrai piège, de la recherche par compilation, de la construction par assemblage d'éléments extérieurs les uns aux autres, qu'ils soient documentaires ou spéculatifs, bref d'une recherche qui ne sait pas vraiment ce qu'elle cherche et n'est pas réglée sur une intention substantielle, intrinsèque, dynamique.

La tentation de l'emprunt

¹ W. BENJAMIN, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (dernière version 1939), dans *Oeuvres III*, Paris, Gallimard, 2000 ; *Petite histoire de la photographie* (1931), Paris, Allia, 2012.

Pour être encore plus clair, dans une époque où l'on découvre avec un peu d'effarement combien ont été tentantes les dérives du plagiat pour maints docteurs patentés, j'entends remonter à la racine de la tentation : si l'on ne s'est pas préoccupé très tôt de dégager l'intention formelle qui préside à la recherche propre et qui va commander toutes les opérations intellectuelles, depuis le choix des auteurs et des fonds jusqu'à la distribution ordonnée des moments logiques, et même jusqu'au langage rédactionnel forgé pour servir cette intention avec toujours plus de cohérence lexicale, on risque de rester toujours comme un invité de la dernière heure, comme un étranger dans le travail où l'on mettra son nom.

Du coup, il ne paraîtra pas si impertinent, si déplacé, si malhonnête, d'importer parmi les éléments passablement extrinsèques de son assemblage des phrases entières recopiées sans guillemets de la pensée des autres, ou même déjà des thèmes formés en briques sèches et intégrés sans plus d'enquête sous forme de sections amplifiantes (ex. : le passage obligé, naguère, par le lieu commun des deux tables de la parole et de l'eucharistie) : faute d'avoir éprouvé comme sien, et au plus près de soi, son univers de recherche, de conception, partant de rédaction, au contraire de l'oiseau qui fait son nid, on se reconnaît sans peine et sans gêne, tel le coucou, dit-on, dans le nid des autres... Mon propos n'est pas d'abord moralisateur : je voudrais vous convaincre qu'il est de la nature même d'une thèse de doctorat de requérir de nous les gestes les plus personnels de pensée, par conséquent les plus universels et les mieux communicables à la communauté scientifique. On manque à se trouver soi-même à force de remployer la pensée des autres sans la faire vraiment sienne par décomposition et recomposition.

La Révélation divine comme perfection intentionnelle

Il y a davantage : il est capital de comprendre qu'une thèse de théologie, par excellence, se confronte avec l'univers de verbe et d'esprit le plus substantiel, le plus intrinsèque et le plus dynamique qui soit, l'univers de la Révélation divine. À l'image et à la ressemblance de l'intention forcément aboutie de l'Esprit-Saint, un doctorant en théologie doit se persuader que la détermination patiente de son intention formelle est appelée, encouragée, suggérée par son objet lui-même : sans doute, la thèse matérielle sera un segment ajouté au rayon de la bibliothèque par assemblage. Mais la thèse, en tant qu'achèvement des intentions, sera bien plutôt un *fragment* qu'un segment, un fragment, eût dit H.U. von Balthasar, assumé par le

tout, intégré peu ou prou dans le tout de l'intention divine (cf. *Das Ganzes im Fragment*, la théologie de l'histoire de Balthasar²).

II. La Révélation et ses symboles d'achèvement

Ce qui forme à la fois la norme et la promesse de la recherche en théologie, c'est l'aptitude tout ensemble native et problématique de la Révélation à se présenter en symboles achevés, à commencer par les Écritures canoniques dont l'intention s'atteste une, malgré la pluralité et la dispersion trop évidentes de la bibliothèque biblique, malgré aussi la diversité marginale de la définition canonique.

L'analogie de la foi : la reliure intrinsèque des Écritures

Je répète souvent qu'on devrait s'étonner davantage que la reliure extrinsèque des Écritures n'ait pas explosé pour autoriser un usage séparé des livres. Il faut ici en appeler à ce que j'appelle la reliure intrinsèque de l'analogie de la foi : c'est parce que l'intention divine sur l'histoire du salut et sur son revers scripturaire sont indestructibles que la bible matérielle a tenu, quels que soient le prix et l'intérêt des éléments paratestamentaires ou intertestamentaires qui ne font finalement qu'en souligner davantage le tissage *ab intrinseco*, par l'intérieur, et selon l'intime d'une intention d'abord transcendante, à coup sûr, mais perceptible à même ses dynamismes immanents.

Un travail de recherche théologique motivé ultimement par l'acte de foi jouit de cette promesse considérable de rejoindre et de dégager pour partie, comme un fragment intégré, comme un arc de cercle mesuré au rapporteur, la vérité mystérieuse et normative d'une décision, d'un décret divin comme on disait, dont le dévoilement comporte *a priori* les coopérations humaines... jusqu'à celle du doctorant. Pas sans elles donc : j'y reviendrai pour finir.

L'unité organique du credo

Un autre symbole d'achèvement se découvre dans le credo apostolique, et dans sa structure. H. de Lubac dans son livre *La foi chrétienne*. Essai sur la structure du symbole des

² H.U. von BALTHASAR, *Das Ganzes im Fragment*. Aspekte der Geschichtstheologie, Einsiedeln, Johannes Verlag ; traduit *De l'intégration*, Paris, Desclée de Brouwer, 1970.

apôtres (Paris, Aubier, 1969) a montré combien ce « *verbum abbreviatum* » n'était rien d'un catalogue ou d'une collection, d'une *series credendorum*. Il en appelle au témoignage de Thomas d'Aquin : « Se fondant sur l'étymologie du mot (*'articula'*), qui évoquait la 'coaptation éventuelle' des membres d'un même corps, il voyait les vérités énumérées dans le *Credo* s'articulant les unes les autres, de manière à former un ensemble organique, doué d'une unité interne³ ». Il est d'ailleurs très intéressant de mesurer comment le symbole de foi qui s'était augmenté matériellement après les premiers conciles œcuméniques, n'a rien accueilli des précisions dogmatiques du concile de Chalcédoine (451), en dépit de la facture littéraire très économe, efficace et belle des formules symétriques prises au *Tome à Flavien* de Léon le Grand. Sauf l'exception tardive et occidentale du *Filioque*, à traiter précisément comme une exception, il est notable d'observer que l'Église avait donc décidé de réputer le credo pour un symbole d'achèvement opératoire au sein de l'acte circonscrit de la liturgie.

J'indique ici au passage que la recherche sur un dogme isolé méthodiquement n'aurait aucun sens si on ne le montrait pas comme partie intégrante du symbole, et finalement comme un *verbum abbreviatum*.

La sacramentalité : le tout dans le fragment

Puisque j'ai mentionné la célébration liturgique en laquelle se proclament la parole de Dieu et le symbole interprétatif de la tradition de foi, j'ajoute ici sans pouvoir m'étendre sur la question que l'idée même de sacrement réalise cette assomption du fragment dans le tout à la manière principielle de la résurrection du Christ, de l'humanité du Christ. « *Mens Christi, mens Ecclesiae, mens ministri* » : l'intention du ministre, par exemple dans la performance du geste baptismal, n'aurait aucune possibilité d'aboutir, si elle ne correspondait pas à l'intention de l'Église fondée sur l'intention du Christ lui-même. Il faut moins s'étonner, je crois, des hypothèses multiples et controversées par où l'on soupçonna au cours de l'histoire de l'Église une trahison topique des intentions de celui que l'on confessait comme le Seigneur que de la validité générale du principe, lequel joue si l'on veut en basse continue, que l'Esprit du Seigneur entretient la vigueur de ses intentions dans la communauté de ses disciples (cf. « *Unam sanctam* », et le mouvement œcuménique fondé sur l'unité de l'Église participée par tous les baptisés).

³ H. de LUBAC, *La foi chrétienne*. Essai sur la structure du symbole des apôtres (1969), Paris, *Œuvres complètes* V, Cerf, 2008, p. 62.

III. L'espace ouvert à la recherche : « Le laboureur et ses enfants⁴ »

On voit bien comment l'on pourrait dévier de la vérité de mon propos en estimant que l'intention divine authentique, donc, se laisserait assez vite déchiffrer, surtout dans le périmètre de la recherche catholique vérifiée par le Magistère, et que ma tentative toute académique trouvera bientôt sa meilleure garantie dans ma conformité avec les leçons d'une Église qui ne cherche pas, ou à peine, du moment qu'elle trouve, qu'elle a trouvé une fois pour toutes...

Poursuivre et fortifier son intention

C'est ici qu'il est nécessaire de répéter que l'intention est une tendance vive et intérieure de l'intelligence personnelle qu'on ne peut emprunter à nulle autre intelligence, et dans laquelle il faut persévérer avec beaucoup d'application, car elle resterait imperceptible, anonyme, factice autrement dit, à moins d'avoir été mise à l'épreuve de tous les versants divers de l'itinéraire scientifique : documentation, historicité, instruments conceptuels etc. L'intention du doctorant répond au dessin d'une courbe qui ne cesse de se corroborer : on ne la pointe pas dans un instant d'illumination miraculeuse.

L'espace des reprises herméneutiques

Prenons trois exemples dans l'actualité théologique récente. À l'occasion de l'anniversaire du concile Vatican II, la donnée de théologie fondamentale restituée par *Dignitatis Humanae* sur la liberté religieuse et l'immunité de contrainte en matière d'adhésion surnaturelle, n'a pas dû épouser une intention du Christ si disponible que cela dans le contexte, mettons : *théodosien* de l'Église, puisque cette déclaration de Vatican II a déclenché un schisme parmi les catholiques, au nom même de la fidélité au Magistère. J'ai longtemps regretté l'absence à peu près totale de suture entre les enseignements contraignants des papes du XIX^{ème} s. et ce que Benoît XVI présente aujourd'hui comme une restauration du pluralisme constantinien. *Mens Christi, mens Ecclesiae* ? La courbe heuristique qui va du premier (le Christ dit : « Rendez à César ce qui est à César ») à la seconde (l'Église a longtemps dit : « *Compelle intrare* » avec le vieil Augustin) a donc passé par bien des méandres.

⁴ J. de la FONTAINE, *Fables*, Livre V, 9 (1668).

Il y a ici à l'évidence un espace de recherche très ouvert pour lequel l'enquête doit commencer par situer sa perspective épistémologique (théologie dogmatique ou théologie fondamentale ? Substance intime des mystères révélés, tels la Trinité et l'Incarnation, ou condition politique pour la réception entière des mystères ?), et pour lequel la même enquête est autorisée à évaluer des opportunités successifs qui n'eurent rien de très christique. Il est requis à la mesure des variations passées que le chercheur théologien se propose ici une intention christo-pneumatologique et ecclésiologique très rigoureuse, de manière à ne pas augmenter la doctrine d'un nouvel opportunisme.

Deuxième exemple : je ne suis pas spécialiste de théologie morale, mais j'ai bien observé la variation tempérée en un temps très court de l'enseignement du *Catéchisme de l'Église Catholique* sur la peine de mort, entre sa première et sa deuxième édition. Là encore, et ce n'est pas étrange, la difficulté relève d'une perception doctrinale de l'inscription politique de l'Église. Or, si vous observez, par exemple, la pastorale conduite par l'épiscopat des États-Unis, vous verrez que celui-ci a élaboré un combat ardent et constant contre les pratiques légalisées de l'avortement, et qu'il a dans le même temps été beaucoup plus discret sur les pratiques judiciaires de la peine de mort, dont on sait pourtant qu'elles envoient un nombre considérable d'innocents à la chaise électrique. L'anthropologie ou la sociologie de la menace capitale sont restées ici celles de la philosophie politique commune jusqu'au XX^{ème} s., mais le Magistère ordinaire a rompu dans le *C.E.C.* avec ce qui passait pour un point d'équilibre obligé de l'ordre public.

Évoquons un dernier espace de recherche, intéressant à l'extrême et difficile : la théologie chrétienne du judaïsme. Le chercheur ne peut se dispenser ici de former à son compte une intention ; mais il ne pourra la former sans une documentation exégétique, patristique, historique très nourrie et subtile. Et pourtant aucune chance d'échapper à la décision personnelle en ce domaine, mélangé de beaucoup d'émotions par surcroît.

Le coût spirituel de la recherche théologique

Je voudrais suggérer dans ce contexte que la recherche en théologie est coûteuse moralement ou spirituellement, qu'elle engage des dépenses psychiques au regard du Royaume qui vient, lequel ne se superpose pas exactement au paysage de nos pensées. C'est la leçon de la fable de la Fontaine. Jamais le « dogme » ne sera changé, lui, au moins dans la forme glorieuse où il subsiste en la transcendance de l'Esprit divin. C'est le dogmaticien, en revanche, (ou le moraliste ou l'exégète) qui est changé, subverti, converti peut-être, à force de

labours, à force de recueillir les lumières de l'intention du Christ au travers de leurs économies pascales, et des coopérations humaines laborieuses et ombrageuses que le Sauveur des intelligences créées y a voulu impliquer.

Bref, le doctorant en théologie s'impose la traversée de l'inextricable parce qu'il ne croit pas le mystère de la foi inextricable. Cependant, faute d'affûter ses propres intentions pour s'ouvrir un chemin entre documents et monuments, il n'obtiendra qu'un semblant de progression au travers des problématiques et un semblant d'achèvement : il aura manqué de constituer sa thèse en symbole opératoire d'accomplissement personnel.
